

LIER.

L'espace public est naturellement et historiquement un *espace* d'écriture. Il est public parce qu'il est lieu de vies, de croisements, de bâti, de réunion. Mais avant tout, même s'il a changé de nature au fil des siècles, il est un lieu *parlant*.

Cet espace, en plus d'être un espace graphique, cartographie le texte que j'y place. Il l'invite, le circonscrit, l'accueille. En étant ma page blanche, il m'impose ses contraintes.

La littérature, tout comme toute forme d'art, nécessite de prendre en considération ce qui a déjà été *composé*. On n'écrit jamais seule. Les écrits foisonnent mais ne s'inscrivent pas dans le vide et le poète Rainer Maria Rilke disait de l'écrivain.e qu'il/elle est celui ou celle « qui poursuit la phrase laissée en points de suspension par l'écrivain.e précédent.e... ». Pour poursuivre une phrase, il faut donc prendre en compte ce qui la compose. Le pré-texte (texte écrit avant le texte actuel) est en cela fondamental. Et il y a différents chemins pour aller à sa rencontre.

Toute bibliothèque a des archives.
Toute maison possède un livre.
Tout livre est une mémoire.
Tout lieu trace une histoire.
Tout citoyen est personnage.
Toute langue est conversation.

Un récit naît de la relation entre tout ceci.
Un livre ouvre une généalogie nouvelle. Une perturbation nouvelle.
Un habitant pose une nouvelle question. Un imaginaire nouveau.
La littérature décompose le temps et l'espace.
Les gens composent le réel.

Travailler la littérature à partir d'un lieu, d'un quartier, d'une rue, d'un document, c'est travailler avec le singulier et le commun. C'est écrire avec toutes les langues de ce quartier, tous les mystères de ce document, tout le hasard des rencontres.

C'est inviter les livres à quitter leur lieu habituel pour se déplacer vers un « quelque part » différent : l'espace extérieur.
C'est inviter le/la passant.e. à regarder autrement ; à être surpris.e, saisi.e déplacé.e.

Il ne s'agit pas simplement de fouiller, de lire et de recueillir. Il s'agit avant tout de (re)mettre la littérature au cœur de la Cité.
Il ne s'agit pas d'une enquête sociologique, il ne s'agit donc pas de rencontrer tous et toutes les habitant.e.s mais de rencontrer dans ce TOUT une phrase nouvelle.

Le livre est le seul objet dont le contenu ne nous appartient pas tout à fait. On peut bien posséder tout Duras, on ne possède pas ce qu'elle écrit. On ne possède, peut-être, que ce que la lire nous fait.

Un mot, sur un mur. Par exemple celui-là : *Nomade*. Ecrit très grand au sein d'une longue phrase. Ou celui-ci : *En cet instant*.

Un mot suffit, pour un déplacement. Pour une quête.

La littérature participe du *vivre*. En en faisant le récit, elle accompagne l'humanité. Aller à sa rencontre, c'est donc aller à la rencontre du présent.

Aller vers quelqu'un.e, aller à la recherche avec elle/lui d'un écrit, l'ouvrir avec elle/lui, c'est tenter de chambouler le regard que chacun.e, de l'extérieur, porte sur son territoire, son quartier, sa culture, sa vie.

C'est chambouler un espace mental.

C'est y introduire, par le mot, une petite explosion. C'est cet *inutile indispensable* que porte la poésie.

Ma démarche artistique consiste donc à relire et bousculer une matière littéraire en la faisant « Sujet » ;

à dessiner, à son contact, un lien différent entre des habitant.e.s et un texte ;

à interroger la façon dont ce texte *figure* le quartier ;

à interroger ce que dit la mémoire d'une archive ;

à composer un récit-image ;

à déployer par cette langue muette qu'est la littérature une conversation ;

à offrir à un lieu des mots drapés au vent,

ou à venir l'écrire à la main, dans un geste artisanal de peinture en lettre, c'est-à-dire d'écriture sur le corps de la ville, parce que ce geste fait appel au temps et que le temps est important. Parce que ce geste donne aux mots une élégance, une singularité nécessaire afin de leur permettre de se distinguer de toutes les autres formes d'écriture – envahissantes – que contient une ville.

De projets en projets, de murs d'églises en ruelles, de frontons d'entreprises en maisons, de rebords de fenêtres à rebords de trottoirs, de ponts sur fleuve à quais de gare, de lieux privés en lieux publics, de la Belgique, à la France, la Suisse, l'Italie, la Grèce, le Congo, le Burkina Faso, de prisons en écoles, de préaux en cursives, j'observe ce que l'écriture fait à l'endroit qu'elle vient occuper. Une fois le texte posé, il ne m'appartient évidemment plus. Il est l'Autre. Je ne sais donc jamais vraiment ce qu'il crée, invente. À l'inverse des retours de lecture que je peux recevoir lors d'une publication ou d'une pièce de théâtre, je suis là face au silence et ce silence est important. Car je ne crois pas à l'appropriation, pas à la propriété de la pensée, et qu'en passant ainsi des mois, des semaines, à monter un projet, à parler au politique, aux responsables, aux particuliers, il me touche avant tout de mettre en partage cette idée que notre humanité ne tient qu'à un fil : le lien qui nous relie les un.e.s aux autres, et que ce lien est profondément celui du récit, dont la littérature est un des plus fabuleux médiums.

Karelle Ménine, Genève, 13 janvier 2021.